

Alexandre Voisard

Prose I
Récits

Louve
L'Année des treize lunes
L'Adieu aux abeilles

Textes présentés par André Wyss



Alexandre Voisard ✂ *L'Intégrale 5*



camPoche

Les huit volumes des Œuvres d'Alexandre Voisard
sont publiés avec les appuis
de l'Association des Amis d'Alexandre Voisard, de la Banque
Cantonale du Jura, de Clientis (Banque Jura Laufon),
du Canton du Jura, de la Commune de Fontenais, de la
Fondation Anne et Robert Bloch, de l'Office de la culture du
canton de Berne, du Pour-cent culturel Migros,
de Pro Helvetia Fondation suisse pour la culture.
L'auteur et l'éditeur les en remercient.

« Prose I – Récits »,
cinquième volume des Œuvres d'Alexandre Voisard,
cent quatre-vingt-seizième ouvrage publié
par Bernard Campiche Éditeur,
édité sous la direction d'André Wyss,
a été réalisé avec la collaboration de Line Mermoud,
Huguette Pfander, Marie-Claude Schoendorff,
Daniela Spring et Julie Weidmann
Couverture et mise en pages : Bernard Campiche
Illustration de couverture : aquarelle d'Alexandre Voisard,
du manuscrit inédit « Abornage d'une histoire incertaine »,
avec pour légende « La nuit avance à pas comptés,
qui sont des pas de loup »
Photogravure : Bertrand Lauber, Color*, Prilly,
& Cédric Lauber, L-X-ir Images, Prilly
Impression et reliure : Imprimerie Clausen & Bosse, Leck
(Ouvrage imprimé en Allemagne)

ISBN 978-2-88241-196-9
Tous droits réservés
© 2007 Bernard Campiche Éditeur
Grand-Rue 26 – CH-1350 Orbe
Pour « Les Rescapés » et « L'Année des treize lunes »,
© 1984 Éditions de L'Aire, Vevey
www.campiche.ch

*LOUVE*¹

Dans un pays « d'avoines et de renoncules », un homme marche vers un village abandonné « sans mémoire ni feu » et qui le fascine. Mais il a cru voir une fumée blanche s'élever entre les toits et, « à elle seule, [elle] réfutait l'absolu de la mort ». Dès lors le récit se transforme en quête, le pays et le temps en « espace intérieur », la fumée en appel d'un ailleurs qu'on ne peut que rejoindre. Dès lors l'inconnu se peuple de signes ; des obstacles, des contraintes, des chutes dans le sommeil sont autant d'étapes dans l'annihilation de la volonté, dans le déconditionnement. Les choses ensuite deviennent aisées : la maison est là, la porte s'ouvre, une chambre malgré sa nudité accueille, une femme vêtue de noir descend un escalier, elle l'attendait, elle le connaît. [...] Si l'on arrivait à dépouiller le mot parabole de ses connotations didactiques et moralisantes, c'est ainsi que j'appellerais ce récit dans lequel celui qui vit dans leur opacité les événements lui survenant et celui qui cherche à voir clair en eux et à les mener à bien malgré l'incertitude, ne font qu'un².

Dans ce récit initiatique, en effet, la poésie, la fiction, le réalisme fantastique se conjoignent pour composer l'allégorie de l'homme mûr qui s'interroge sur soi.

En 1972, ce nouveau livre a été pour les lecteurs fidèles de Voisard un livre tout à fait nouveau ; dans nos œuvres complètes, il constitue la transition idéale entre l'œuvre de poésie et l'œuvre de prose d'Alexandre Voisard : pour la première fois, le poète recourt à la prose en dehors du poème, mais cette prose reste à bien des égards poétique ; pour la première fois, il se dévoue au récit (les lecteurs, qui ont rencontré tant et tant de fois du récit dans la poésie et dans les poèmes de l'auteur, s'attendaient à ce qu'il se consacre un jour à ce genre de manière décidée) ; pour la première fois, la figure du poète prend de bout en bout quelque chose de réel, qui pourrait autoriser le lecteur à faire des amalgames entre l'auteur qui met son nom sur la couverture et le poète qui dit « je ».

Nouveau sous certains rapports, ce livre reste pour moi situé tout à fait dans la continuité du travail poétique antérieur. Qui plus est, ce récit, où l'on pouvait attendre avant tout continuité, fil peu à peu dévidé, est construit comme un recueil de poèmes. Passé la quinzaine de pages qui sont de pur récit (encore que présenté par une suite de « fragments » dont plusieurs pourraient être lus indépendamment, comme des poèmes), voici, en italiques, un premier énoncé en discours direct. Le retour au récit est alors intrusion décidée du poème : en vers longs, puis en vers courts, qui occupent la page, vraiment, comme des poèmes. Chacune des cinq parties en quoi l'ouvrage est divisé organise de la même façon des textes qui narrent ou donnent la parole aux deux protagonistes : il y a dans

ce récit beaucoup de dialogues, tout un théâtre qui a d'ailleurs suscité une adaptation scénique. Ce récit – car récit il y a bien, c'est un fait – vit d'une vie intensément dramatique.

Ce qui est peut-être le plus neuf dans ce livre, c'est un érotisme assez direct et le fait que le poète nous fasse pénétrer sans prudence ni ruse de détournement dans son imaginaire. Ici s'annoncent les poèmes sensuels de La Nuit en miettes, et peut-être aussi les narrations sans gaze des recueils de vraies proses qui ne vont pas tarder à paraître.

Enfin, il faut se demander : qui est Louve ? Tu es mangeuse d'ombres, lui dit le poète. À chacun d'en décider après sa lecture. Quoi qu'il en soit, cette Louve est plus mystérieuse que la Nadja de Breton (à propos de ces textes bien plus que pour les premiers poèmes s'impose le rapprochement avec un texte surréaliste, encore qu'avec bien des différences), elle est énigmatique autant que la Douve d'Yves Bonnefoy (le rapport des noms est à lui seul un programme pour l'interprétation...). Comme je l'ai suggéré dans la préface de cette édition, elle n'est pas une sylphide, ou ne l'est que par rapport au poète : pour le narrateur-personnage, elle est une femme bien réelle et très désirable, tout en étant une figure très ambiguë de fille-femme, de femme-mère, de sœur-maîtresse, de femme-paysage, de femme-terre, parfois entre chair et argile. Elle est objet de désir (un admirable poème érotique se trouve dans ce livre, un renouvellement exemplaire du blason³ comme genre poétique) et elle représente en même temps, par une métaphorisation permanente, tout ce qui, dans le paysage environnant, rappelle notre poète à son

désir premier; c'est une figure absolument mystérieuse, et qu'on aurait bien tort de ramener au statut de sauvageonne; elle est à la fois le symbole de la femme dans ce qu'elle a d'élémentaire, puis un personnage qui a une histoire, qui est capable de la dire, qui parle toujours de façon très poétique, et qui capte en l'homme ce qu'il a de plus précieux. Encore que l'homme ici soit tout à fait une figure de poète, mais très incarné lui aussi devant celle qui est la condensation de tous les désirs de l'homme dans sa maturité, comme du poème au mitan de sa quête.

ANDRÉ WYSS

³ Dans l'édition originale, p. 73, ici p. 67.

L'ANNÉE DES TREIZE LUNES¹

Ailleurs, ce « récit » peut-être serait appelé roman. C'est le bref roman d'Alexandre Voisard, le seul qu'il nous ait laissé à ce jour. Un très beau livre, un livre qui ne s'oublie pas, mais qu'il est difficile de bien situer dans les œuvres complètes, car il est à tous points de vue excentrique, par les thèmes abordés comme par le style de prose qu'on y rencontre, par la philosophie comme par la morale qui le sous-tendent². Ce prosaïsme et ces écarts de langage à la Queneau, cet univers dérisoire, cette histoire, ou plutôt ces histoires (car on y rencontre plusieurs destins qui voudraient se croiser, mais qui n'en trouvent pas les moyens), nous situent très loin de tout ce que Voisard avait écrit jusqu'ici. Même seize ans après la parution du livre et en ayant devant moi sa production ultérieure, je persiste à me demander d'où sort ce roman et quelle est sa fonction dans l'œuvre envisagée globalement. Sa beauté le recommande toute seule, bien

¹ Alexandre Voisard. *L'Année des treize lunes*. Lausanne : Éditions de L'Aire, 1984.

² Henri-Dominique Paratte traite mieux que je ne peux le faire de ce livre par rapport à l'œuvre de Voisard ; je renvoie à ses analyses dans *Alexandre Voisard, Aventures et avatars des feux d'une écriture*, Fribourg, 1986, chapitre 6.

sûr, et l'émotion qu'il procure, mais on attend de moi que je l'« introduise ».

En dépit des éclaircies qui lui viennent de son style et de son humour, ce roman est un livre noir: on pense là encore à Queneau, à ses romans cycliques; ceux qui finissent là où ils avaient commencé ont toujours à la base un profond pessimisme. Les quelques humbles destins dont le narrateur nous présente un moment particulier sont le jouet des conjonctions d'étoiles fatidiques, de celles peut-être qui ne se produisent que lorsque treize cycles lunaires complets parcourent l'année. Des êtres dérisoires et d'une terrible vérité se croisent ou plutôt cheminent ensemble vers un endroit trop idéalisé, trop rêvé, qui n'existe pas, ou qui est tellement différent de ce qui les appelait qu'ils n'y trouvent que la révélation de leur misère. Aussi loin qu'on soit des longs développements, du mouvement épique et de l'art de la fresque de Voyage au bout de la nuit, c'est au pessimisme noir de Céline qu'on pense parfois en lisant cette histoire.

Si le terme de « récit » est peut-être en fin de compte celui qui qualifie opportunément ce livre, c'est que « roman » ne dégage pas l'idée de poésie qui me semble ici s'imposer. Non que tout n'y soit parfaitement prosaïque, écrit dans le plus pur style de prose. La poésie de ce roman n'est pas dans la « fonction poétique », il s'en faut même de beaucoup: rarement le style de Voisard aura été moins lyrique, moins euphonique, moins musical que dans ces pages. Une poésie tendre et cruelle, sourde et aiguë surgit parfois mystérieusement, mais d'autant plus fortement alors, de la suite des moments qui construisent l'histoire dans une espèce de fatalité. Elle se lève parfois des moments eux-mêmes, par un effet de surprise, mais toujours relié à un devenir, à une relation humaine, à une détresse. C'est

alors comme la face ombrée des récits publiés auparavant (Un train peut en cacher un autre, mais aussi Je ne sais pas si vous savez, qu'on trouvera au volume 6), la poésie du tremblement de vie, de la flamme de bougie, du peu d'âme que l'on met aux choses quand on n'a pas le goût de vivre et que les désirs sont plus forts que la volonté.

Présentant ce genre de récit, on ne doit jamais omettre de noter la tendresse avec laquelle le romancier observe et fait agir ses personnages – au risque de dire une niaiserie. La sollicitude de l'auteur ne transparait pas dans ce qu'on pourrait deviner comme le point de vue du narrateur ; celui-ci est très en retrait, quasiment absent. L'auteur cependant ne peut pas ne pas s'être d'une certaine façon impliqué, voire projeté dans les personnages. Mais lui, le poète de Louve, de La Nuit en miettes et bientôt de Toutes les vies vécues, on ne peut croire qu'il participe à l'érotisme presque toujours navrant de ses personnages, dans ce miroir cruel des manques définitifs de l'âme, dans ces pulsions sexuelles qui sont le reflet, comme dans les films de Bergman, de l'impossible recouvrement de soi, de l'impossible communication. Il regarde donc ces personnages, et les confie à la pitié des lecteurs, qui prennent peu à peu conscience de la réalité non spirituelle de gens malheureux comme ceux-là : quand vous êtes soumis à un certain fatum et que la vie ne vous a pas armé pour faire de la résistance, vous n'avez de vrai choix qu'entre copuler ou mourir.

ANDRÉ WYSS

L'ADIEU AUX ABEILLES¹

Ce recueil de nouvelles est le seul que l'auteur nous ait donné à ce jour. Le mot « recueil » s'impose ici, cinq des sept textes réunis en 2003 ayant été prépubliés : « L'Étrange Pasionaria » en 1984 dans Versants (L'Âge d'Homme), « Après vous » en 1997 dans le catalogue annuel de Bernard Campiche, « La Lettre volée » en 2001 dans une plaquette à tirage confidentiel intitulée Trois nouvelles au lecteur, « La Convive » en 2001 dans Jura Pluriel, « Decrescendo » en 2003 (sous le titre « Épilogue ») dans la Revue de Belles-Lettres.

Publier à part puis réunir est assez souvent le sort qu'on réserve à la nouvelle. Quant au livre : outre les raisons contingentes, d'ordre personnel ou éditorial, qu'il peut avoir, réunir des nouvelles en un livre est un acte qui s'apparente à celui du poète rassemblant parfois des textes écrits sans avoir eu d'abord la pensée de les rassembler. Quant à la nouvelle : ce genre littéraire permet d'associer deux aspects non congéniaux, le récit et la brièveté, et deux aspects quasi contradictoires : le prosaïque, associé presque naturellement au récit, et la brièveté encore, associée presque tout aussi naturellement au poème.

¹ Alexandre Voisard. *L'Adieu aux abeilles et autres nouvelles*. Orbe : Bernard Campiche Éditeur, 2003.

Est-ce dire qu'Alexandre Voisard reste principalement poète quand il écrit des nouvelles ? Non pas principalement, mais au moins par la nécessité qui le pousse vers ce genre et qui reste l'arrière-fond de sa narration. Yves-André Donzé présentant le livre aux lecteurs du Quotidien jurassien a bien senti ce que ces nouvelles devaient à un certain état de poésie, et quel était le cadre existentiel de poésie qui liait ces textes entre eux :

Ce qui frappe au premier chef dans *L'Adieu aux abeilles*, c'est une forme d'abandon poétique, une suspension du temps, presque une résignation : « Les journées passent – écrit-il dans la nouvelle au titre éponyme de l'ouvrage –, on se demande bien comment, tandis que, pour l'oisif que pense être désormais Sylvain, elles ne sont que caprices de lumière entre ciel et terre et égarements d'abeilles à la fenêtre. » Le livre serait donc un Adieu à la lumière comme dans la tragédie grecque ? L'abeille, reine de la nature, celle qui transforme en lumière les sucres vitaux, serait-elle cette insidieuse passeuse d'éternité ? Le poète ne veut croire qu'à un « égarement ». Il relègue la mort dans la remise à métaphores. Pourtant l'absence est maîtresse des présents récits. De la petite mort à la grande faucheuse il n'y a qu'une illusion de vie. Une vie qui vous visse à la place subalterne qui est assignée à l'écrivain maudit. Et l'ironie domine sur l'inaccessible beauté [...]. À cette impossibilité de créer une œuvre parfaite répondent les « interminables funérailles de l'amour ». Heureusement, la femme, la vraie, serait l'épousée

qui vous a précédé du côté de l'imaginaire ou celle de vos rêves éveillés.

La gravité du propos est peut-être en contradiction avec le caractère enlevé de la plupart de ces récits, mais elle me paraît parfaitement légitimée par le retentissement des narrations sur le lecteur une fois revenu de la douce ivresse où l'ont mis les inventions réjouissantes de l'auteur.

C'est que l'art de la narration reste l'attente privilégiée du lecteur de nouvelles, et notre auteur ne la déçoit pas : inventer des situations rares et des chutes inattendues, camper des personnages par la situation dans laquelle on les prend et par les mots qui leur échappent dans des dialogues serrés, leur donner un destin juste assez personnel pour les isoler de la masse et juste assez banal pour que le lecteur puisse un peu s'identifier – Alexandre Voisard sait faire cela en se jouant, y ajoutant la touche plaisante de l'ironie jubilatoire et d'un cynisme qui sait se contenir. Les imaginations qui ont présidé à ces narrations, le sens aigu du conteur qui en a conduit l'écriture, enfin les trouvailles stylistiques d'un écrivain euphorique même au contact de ce qu'il y a de plus grave dans son propos, tout cela donne à ces nouvelles une efficacité peu commune.

ANDRÉ WYSS